

Castor et Pollux

Mathias Alcaine



Mathias Alcaine

Castor et Pollux

© Mathias Alcaine, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6418-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Vendredi dix-neuf heures. Charles entendit résonner les cloches de la cathédrale de la Major, qui trônait face au soleil couchant, sur le point de disparaître derrière l'archipel du Frioul. Il n'avait pas vu passer la journée et pour être franc, il n'avait pas vu passer la semaine. Ce n'était pas quelque chose d'inédit, il avait pour habitude de se perdre dans les projets et les tâches à accomplir. Les heures et les jours défilaient avec toujours plus de frénésie, et il se demandait souvent s'il ne se réveillerait pas un matin, sept décennies vécues derrière lui, sans même s'en être aperçu.

Martial le héla depuis l'ascenseur sur lequel Charles avait une vue directe.

— On se retrouve au White Rabbit pour une bière ? lui lança Martial.

— J'éteins mon ordi et je descends, lui répondit Charles, sans pour autant élever la voix comme l'avait fait son ami, pourtant ils n'auraient dérangé personne en agissant de la sorte, les bureaux s'étaient vidés il y avait déjà quelques heures, les horaires officiels du vendredi ne dépassant pas dix-sept heures.

La bière du vendredi soir était leur rituel de clôture. Ils finissaient leur semaine sur une note houblonnée, débriefaient de ce qu'ils n'avaient pu discuter les jours d'avant, des potins de l'entreprise, qu'ils concernent les relations entre employés ou certaines décisions stratégiques venues du haut de la direction. Martial était directeur marketing, Charles contrôleur de gestion, ils n'opéraient pas dans les mêmes départements et n'avaient pas les mêmes niveaux de responsabilité. Martial avait en général bien plus d'informations à fournir à Charles que l'inverse, mais ce dernier se rattrapait sur les amourettes plus ou moins croustillantes dont les parois en placoplâtre de leur openspace étaient témoin.

Martial avait pris Charles sous son aile lorsqu'il avait rejoint les rangs de l'entreprise, ils avaient sympathisé de façon totalement anodine autour d'un poke bowl servi dans un des nombreux restaurants du coin. Une première rencontre qui donna lieu à une habitude se répétant plusieurs fois par semaine.

Lors de ces repas, Martial lui avait expliqué l'historique, la philosophie de

l'entreprise sans oublier d'en livrer dans les détails les histoires marquantes et parfois croustillantes.

Charles se confiait à lui chaque fois qu'il avait un doute sur une situation à gérer, une injustice face à laquelle il ne savait comment agir, et Martial avait toujours su répondre présent. Il n'avait jamais divulgué les confidences que Charles avait pu lui faire. Pourtant il en aurait presque eu la légitimité, les supérieurs de Charles occupaient les mêmes étages hiérarchiques que Martial, cela aurait été une preuve de solidarité de sa part de transmettre ces informations au management du même niveau que lui. Mais il n'en avait jamais rien fait.

La société à laquelle ils appartenaient comptait près de deux cents employés, c'était une savonnerie marseillaise, historique, qui avait senti le coup venir une quinzaine d'années en arrière en se lançant dans la production de savons biologiques. Devenue une référence à l'heure où le « tout bio » faisait loi, les finances n'avaient jamais été aussi prospères et il ne se passait pas une semaine sans qu'une nouvelle embauche ne soit faite.

Charles était heureux de pouvoir compter sur Martial. Leur relation ne s'était pas cantonnée à un cadre strictement professionnel et ils étaient devenus amis. Charles allait régulièrement manger chez lui et connaissait bien sa femme, Sylvie. Il considérait leurs enfants Jules et Sophie comme ses neveu et nièce et ils le lui rendaient bien en criant « Tonton Charles ! » à chaque fois qu'il sonnait à la porte de leur maison de ville avant de se jeter dans ses jambes.

Charles avait fini par éteindre son PC et l'avait glissé dans sa sacoche en cuir, il se dirigeait vers l'ascenseur afin de parcourir les quelques dizaines de mètres qui séparaient l'entrée de leur immeuble du bar où ils avaient leurs habitudes. Le White Rabbit tenait le rôle d'unique débit de boissons sur cette partie des anciens docks qui offrait une promenade agréable mais qui manquait cruellement d'animation. L'essentiel de la capacité du bar se tenait à l'extérieur où une terrasse qui pouvait accueillir une cinquantaine de personnes ravissait les clients et trouvait des adeptes tout au long de l'année, le climat clément du sud et l'exposition du lieu aidant à cette disposition extérieure.

Martial était déjà accoudé à un tonneau, deux pintes ruisselantes de condensation devant lui, remplies au niveau maximum, il avait attendu que Charles le retrouve avant d'en boire une seule gorgée. Le quadragénaire était en pleine discussion avec un groupe d'employés que Charles savait être les

subalternes de Martial. Lorsqu'il atteignit le tonneau, Charles salua le groupe alors que Martial leur souhaitait une bonne soirée avant de se retourner vers son ami.

À leur habitude Martial monopolisa le temps de parole sous l'avalanche de questions que Charles avait à lui poser concernant ses enfants. Le directeur marketing ne se laissa pour autant pas guider trop longtemps, il voulait en savoir plus sur les récentes aventures de Charles, notamment avec Clarissa, une nouvelle arrivée au sein de l'équipe commerciale avec qui Charles était sorti quelques fois.

— Je t'ai déjà dit que c'est elle qui est passée à l'action, je n'ai juste pas objecté, reprit Charles suite aux premières remarques de Martial. Elle est chouette, oui, mais ça n'a pas du tout collé entre nous.

— Vous vous êtes vus plusieurs fois quand même non ? demanda Martial.

— Oui on a eu quatre rencards en tout je crois, mais c'était poussif à chaque fois, tu vois ce genre de moment où tu cherches désespérément un sujet à jeter sur la table et sur lequel chacun se rue avec avidité pour qu'au final deux minutes plus tard ce même silence pesant s'installe de nouveau ? Et bien ça résume ces trois rendez-vous.

— Et vous n'êtes jamais passé aux rapports plus physiques du coup ?

— Ah si si, mais je crois que l'un comme l'autre on y a eu recours pour abrégé nos souffrances verbales. C'était un des moyens les plus efficaces pour mettre un terme à cette torture silencieuse sans froisser l'autre.

— Tu es sûr qu'elle ressentait la même chose que toi ? Elle était peut-être conquise alors que toi tu t'ennuyais à mourir.

— Je ne pense pas trop, elle n'avait pas vraiment l'air exaltée quand nous étions ensemble, et même si c'était le cas, la transition vers la chambre à coucher ne lui aurait été que plus agréable.

— Donc c'est fini ?

— Oui, on a bu un café l'autre jour et je lui ai dit que ça ne collait pas vraiment, que c'était aussi bien qu'on arrête les frais, elle a approuvé et on a terminé cette histoire en bons termes, preuve tu vois, qu'elle n'était pas

« conquise » comme tu l’as suggéré !

— Dommage, j’aurais bien aimé qu’elle soit la bonne, il est grand temps que le petit Charles trouve chaussure à son pied ! Toutes ces femmes qui ratent la chance d’avoir un mec aussi génial dans leur vie !

— Oui, les pauvres, moi aussi ça me désole pour elles !

— Je ne me fais pas trop de souci pour toi, « plenty of fish in the sea » comme disent les anglais.

— Oui, enfin, plus le temps passe, plus le poisson se fait rare. La faute à la pêche intensive tout ça tout ça, conclut Charles en provoquant un fou rire chez son ami.

Ils continuèrent à discuter jusqu’à ce que vingt heures sonnent aux cloches de la Major. Charles avait encore sa deuxième pinte à moitié pleine mais devait pourtant déjà se trouver dans un pub de l’autre côté du port où l’attendaient ses deux amis d’enfance.

Il jura devant son verre et rappela à Martial qu’il était en retard tout en finissant en quelques gorgées sa bière. Son ami lui proposa de le déposer en voiture mais il refusa. Il ne voulait pas lui faire traverser l’hyper centre-ville alors qu’il partait lui dans la direction opposée. Ils s’embrassèrent en se souhaitant un bon week-end, Charles insistant pour que Martial fasse un câlin de sa part à ses deux enfants, avant de se perdre à pas pressés dans le dédale des ruelles étroites du Panier, dernier vestige des habitations traditionnelles de la cité phocéenne.

Le O’Paddy’s se situait sur le Vieux Port, l’un des quartiers les plus animés de la ville. Charles et ses deux acolytes y allaient au moins deux fois par semaine, un soir de week-end et un autre jour après le travail, généralement le mardi. Quand il arriva sur place Fred et Brice avaient déjà deux pintes vides devant eux.

— Ah il était temps ! s’exclama Brice en ouvrant les bras pour accueillir Charles.

— Ouais je sais, désolé les gars, j’ai pas vu le temps passer, répondit Charles.

— Comment va ce bon vieux Martial ? Il faudra réussir à le trainer avec nous un de ces vendredis soir !

C'était Fred qui à son tour se levait de son tabouret pour faire la bise à son ami fraîchement arrivé.

Charles s'installa au comptoir à la gauche de Fred. La « brochette des trois » comme l'appelait Tony le barman, moitié irlandais moitié français moitié italien. Personne ne savait vraiment d'où il venait, mais pour tenir un pub appelé le « O'Paddy's » il fallait au moins un grand gaillard avec un trèfle tatoué sur la main du cœur.

— Tony, tu nous mets trois pintes de Guinness per favore ? demanda Brice.

Tony toqua deux coups secs sur le comptoir pour faire savoir qu'il avait bien entendu la commande.

Le temps que les bières arrivent Charles écoutait Fred finir l'histoire qu'il avait interrompue en arrivant, il s'agissait de sa tentative pour se rapprocher d'une collègue de travail qui l'attirait particulièrement. Jenny. Cela faisait deux ans que Fred avait rejoint le cabinet de consulting où Jenny travaillait, la première année elle était en couple et même si Fred en était tombé amoureux dès les premiers jours, il s'était mis en veille, se désespérant d'avoir trouvé la fille parfaite mais sans qu'elle ne soit disponible. Ils avaient donc sympathisé et s'étaient rapprochés de façon amicale jusqu'à devenir des confidents l'un pour l'autre. La donne avait changé récemment puisque Jenny s'était séparée de son petit ami deux semaines auparavant. Le seul problème étant que depuis, elle était devenue soudainement distante avec Fred. Ce dernier ne savait pas comment interpréter la situation.

— Elle attend que tu fasses le premier pas mec, elle a largué son bonhomme parce qu'elle te veut toi, vous passez votre temps à parler ensemble, on dirait deux lycéens qui découvrent la vie en se tenant par leurs mains moites, je te le dis, vas la voir, confronte là et dis-lui que tu la veux, dit Brice une fois le récit de Fred terminé.

— Mais si ça n'a rien à voir avec ça, si au contraire elle pense que c'est de ma faute si elle s'est séparée, je foudrais tout en l'air entre nous en disant ça, répondit Fred.

— Comment ça pourrait être de ta faute ? C'est pas toi qui es allé chez elle pour dire à l'autre glandu de prendre ses affaires et de se casser, si ? demanda Brice.

— Non, mais je l’ai écoutée me raconter les hauts et les bas de leur couple en prenant toujours son parti à elle. Faut dire c’était pas bien difficile en même temps, son mec, enfin son ex maintenant, il en tient quand même une couche, répondit Fred.

— Je pense qu’il faut que tu brises la glace et que tu ailles la voir, dit Charles décidant qu’il était temps d’intervenir.

— Ah merci Charly ! le coupa Brice, tu vois Fredo, je t’avais dit, faut battre le fer tant qu’il est chaud !

— Non non, c’est pas ce que je dis, reprit Charles. Jenny, là elle est forcément déboussolée, ça faisait quoi cinq ans qu’elle était avec ce type, elle le largue, elle se sent sûrement paumée, elle a surtout pas besoin d’un gars qui vienne lui sauter dessus comme si c’était le dernier steak dispo chez le boucher, elle a besoin de son ami, de son confident, tu y vas, tu lui demandes si tout va bien, et tu lui dis que si jamais elle a besoin d’aide t’es là pour elle. Tu souris, t’insistes pas. Tu lui montres juste que t’es l’ami qu’elle avait avant et qu’elle a toujours maintenant.

— Et tu attends sagement de ton côté qu’un autre mec passe et rafle la mise, reprit Brice dans un nouvel argumentaire. Pas la peine de me regarder comme ça Charly, vous le savez aussi bien que moi, il y a des filles, comme Jenny, elles restent pas célibataires longtemps, ça se compte en jours, et quelques jours c’est pas grand-chose quand t’es une belle femme, bien foutue et que tu vis dans une ville comme Marseille où les mecs ont pas peur d’aller au contact. Surtout qu’en plus, excuse-moi Fred, mais vu son ex, elle a pas l’air d’être gênée par le côté peu finaud de ses prétendants.

— Touché, dit Fred, mais je crois que Charles a raison, je ne vais pas lui sauter dessus, si elle ne me remarque pas maintenant, quand je suis là pour elle, elle ne voudra jamais de moi, au contraire c’est un bon test. Je préfère agir comme le mec bien que comme le vautour de service.

Brice fit mine de repousser ses deux amis de la main avec un air de dégoût, les bières étaient arrivées, il les distribua, et trinqua « Aux bons gars qui restent sur la touche », Fred et Charles firent tinter leurs pintes avec celle de Brice, un sourire demi affiché, ils échangèrent un regard plein d’entente.

Brice avait raison, ils étaient tous les trois célibataires, la trentaine déjà entamée, et pas de perspective de couple dans un futur proche. Ils ne s’en

faisaient pas une maladie, ils étaient contents de partager ces moments entre copains, les apéros, les filles passagères, les week-ends et les vacances entre mecs c'était sympa. Mais ils voyaient leurs amis communs et respectifs s'installer et fonder des familles, et comme l'avait dit Brice, eux restaient en retrait. Ils avaient chacun essayé de se mettre en couple, mais ça ne durait jamais longtemps. Ils avaient tous leurs problèmes. Fred était amoureux de Jenny, et quand il se trouvait une petite amie, il considérait cette dernière comme une résidence à durée déterminée, le bail de son cœur étant déjà voué à une autre. Brice roulait des mécaniques mais il était tout sauf sûr de lui niveau relation sentimentale et les faisait toujours capoter en en faisant soit trop, soit pas assez. Le schéma était toujours le même, il faisait preuve d'attention puis, se disant qu'il en avait trop fait, jouait les macho-connards pour équilibrer le tout. Les filles ne tenaient pas longtemps la cadence. Charles quant à lui en voulait toujours plus, ou du moins il ne se contentait jamais de ce qu'il avait. Les filles étaient toujours trop ceci ou pas assez cela, il pensait toujours que celle qui lui conviendrait n'était pas celle qu'il avait devant lui. Ses amis disaient de lui qu'il était le roi du « l'herbe est plus verte dans le champ d'à côté » et ils avaient raison, pour lui le pré voisin était plus fleuri, l'herbe y était plus tendre et plus vive, et Charles finissait toujours par sauter la barrière et aller voir ce qu'il se passait juste derrière.

Ils continuèrent de parler de filles, avant d'enchaîner sur les sujets inévitables, le boulot et le rugby. Dans une ville où le football était roi ils avaient trouvé au O'Paddy's un lieu où le rugby faisait de la résistance. Tous les matchs de Top14 y étaient diffusés et souvent lorsqu'ils parlaient ballon ovale Tony tendait une oreille et finissait par se joindre à eux dans leurs débats. Charles et Fred étaient pour Toulouse, « LE club historique du championnat français » quand Brice et Tony supportaient Toulon, par « régionalisme ».

Depuis son arrivée dans le pub, Charles avait remarqué un groupe d'amis assis sur des banquettes eux aussi en plein débat. Il avait surtout remarqué une jolie brune aux cheveux bouclés qui, quand elle ne buvait pas ce qui semblait être son gin tonic à la paille, levait les yeux pour lui lancer des regards accompagnés systématiquement d'un sourire. Au début Charles n'était pas sûr de ce qu'il voyait, mais une fois le cinquième sourire intercepté, s'étant assuré que personne d'autre ne regardait dans la direction de la brunette au même moment, il fut sûr que la fille lui adressait ces gestes de séduction. Il n'était pas du genre timide, mais il n'était pas assez effronté pour aller s'adresser à elle alors qu'elle était